

Nekr

G

95

FERNAND GERVAZ

1902 – 1951

Nekr. G 95

G 80-0460
Wilh. Frei
Kieck berg

A la mémoire de
FERNAND GERVAZ
1902 – 1951





Allocution prononcée par

MONSIEUR LE PASTEUR PAUL PERRET

Le mercredi 8 août 1951
à l'Eglise Française de Zurich

*Que notre aide, notre secours et notre consolation
soient en Dieu, Maître de la vie et Maître de la mort,
auquel nos vies sont soumises et dont nous connais-
sons l'amour inlassable et incompréhensible par Jésus-
Christ, et dont il est dit que ses voies ne sont pas les
nôtres et que ses pensées sont différentes de nos
pensées.*

Amen.

«L'Eternel», dit le Psalmiste, «est mon berger:
je ne manquerai de rien.
Il me fait reposer dans de verts pâturages,
il me mène le long des eaux tranquilles.
Il restaure mon âme,
il me conduit dans des sentiers unis,
pour l'amour de son nom.»

«Même quand je marcherai dans la sombre vallée,
je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi:
c'est ton bâton et ta houlette qui me rassurent.
Tu dresses la table devant moi,
à la vue de mes adversaires;
tu oins d'huile ma tête,
et ma coupe déborde.
Le bonheur et la grâce m'accompagneront
tous les jours de ma vie,
et je passerai dans la maison de l'Eternel
jusqu'à la fin de mes jours.»

Que dirons-nous donc dans toutes nos détresses?

«Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Lui, qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas aussi toutes choses avec lui? Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu qui les justifie! Qui condamnera? Jésus-Christ est Celui qui est mort, bien plus, il est ressuscité, assis à la droite de Dieu, intercédant pour nous! Qui nous séparera de l'amour du Christ? L'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou le dénûment, ou la guerre? Il est écrit en effet: Nous sommes tout le jour livrés à la mort à cause de toi... Mais dans toutes ces épreuves nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature au monde ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a manifesté en Jésus-Christ.»

Et cette parole de l'Évangile:

«Jésus, l'ayant regardé, l'aima.»

*

Nous sommes réunis pour rendre les derniers devoirs
à notre frère

MONSIEUR FERNAND GERVAZ,

décédé brusquement dans cette ville, dans sa 50ème
année.

Notre pensée va tout d'abord à vous, à vous trois,
qui avez vécu dans la présence, dans la communion, dans
la confiance de celui qui a été le compagnon de votre
vie, et qui a été pour vous deux, un père qui vous a
aimés et chéris. Nous nous rendons tellement bien compte
du désarroi qui doit être le vôtre, au moment où il sem-
blait que le chef de votre foyer, dans la force de l'âge,
devait vous être conservé longtemps, de vous le voir en-
levé tout d'un coup! Nous comprenons si bien que vous
soyez désemparés et d'un désemparement qui ira peut-
être en augmentant au fur et à mesure que les suites et
conséquences de cette séparation se manifesteront peu
à peu! Soyez bien convaincus que vous êtes entourés dans
ce jour, comme vous l'avez été dans les jours qui viennent
de s'écouler, comme vous le serez dans ceux qui vien-
dront, d'une très vive sympathie, d'une très profonde
amitié. Le grand nombre de ceux qui sont ici et qui ont
désiré participer à cette cérémonie, est un garant de la
compréhension qu'on a de votre épreuve.

Naturellement, aucune sympathie humaine ne peut

remplacer ce qui n'est plus. Il est entendu que les affections les plus profondes ne remplacent pas cette affection unique de l'époux et du père: Mais ce qu'on peut faire, ce que le cœur des hommes peut faire, c'est-à-dire sympathiser, compatir, aimer, cela, chacun de ceux qui sont ici le fera, l'a déjà fait, le fait encore.

J'ajouterai, — j'aurais dû commencer par là — qu'il y a, pour toutes les détresses et pour tous les deuils, une pensée d'amitié et une pensée d'amour qui nous est proposée dans cette parole de Dieu dont je viens de vous lire quelques passages. Ceux qui sont morts dans la foi, ceux qui ont été séparés des leurs dans la foi, ceux-là savent de quelle richesse et de quelle force peut être cette pensée de l'amour de Dieu qui accompagne les hommes au travers de toute leur vie. Je vous ai lu ce Psaume 23, que dans notre Suisse romande chacun sait à peu près par cœur:

«L'Eternel est mon berger: je ne manquerai de rien.

Il me fait reposer dans de verts pâturages,

il conduit mes pas au long des eaux tranquilles.»

Voulez-vous que, pour celui qui vous a quittés, nous disions que ce psaume est une consolation et que peut-être, dans sa vie tellement remplie, pleine de tant de préoccupations de tous genres, de soucis et de projets, d'événements et de réalisations, il y a maintenant une détente et un repos? Peut-être que, pour les hommes de cet âge qui s'en vont, la pensée du repos est, à certains moments, un encouragement, une consolation et une sorte de port qu'on souhaite atteindre un jour. Soyez sûrs que ceux qui ont connu votre disparu et qui ont travaillé avec lui, penseront à lui à travers vous, et à vous

à travers son souvenir. Soyez aussi sûrs que dans cette communauté protestante française de Zurich, où les enfants ont fait leur confirmation, vous trouverez toujours, auprès des pasteurs en particulier, quand cela sera nécessaire, quand vous le voudrez, quand vous le désirerez, conseil, compréhension, et tout ce qu'il faudra pour que vous ne soyez pas trop seuls.

Je ne sais pas quelle est la pensée qui vous a guidés à inscrire, dans l'annonce mortuaire, cette phrase de l'Evangile:

«Jésus, l'ayant regardé, l'aima.»

Je me figure que vous avez trouvé un refuge dans cette parole de Jésus-Christ, qui nous rappelle qu'un jour, notre Seigneur, sur les chemins de la Galilée, a rencontré un homme qui était très préoccupé d'affaires de toutes sortes, d'affaires du monde, d'affaires de la vie; et qu'après avoir causé avec lui un instant et avoir découvert et reconnu en lui un homme de bonne volonté, il l'a regardé et, dit l'Evangile, l'a aimé. Il doit vous être doux de penser à cela; c'est comme une sorte de promesse. On prend les passages de l'Evangile et on les transpose dans sa propre vie. Et cela est si bienfaisant de se dire que ce qui a été, est encore, et sera encore.

Mais peut-être faut-il pour tous ceux qui sont ici aujourd'hui, que nous rappelions que cette parole, mise en tête du faire-part mortuaire: «Jésus, l'ayant regardé, l'aima», a été adressée à un homme qui était «dans les affaires». Cet homme était venu trouver notre Seigneur pour lui demander ce qu'il devait faire pour être parfait. Jésus lui a dit: «Tu observeras les commandements». Cet homme a répondu: «Je les ai tous observés». Et alors

Jésus l'a regardé, cet homme juste, humainement parlant et s'est senti une si grande sympathie pour lui! La suite du récit est plus troublante: Jésus lui a dit: «Une chose te manque», — je traduis en langage 1951 — «c'est que tu es encombré par les soucis des affaires, à tel point, que tu ne vois plus le reste». Alors cet homme, attristé, s'écarta de Jésus.

Je souligne cela, parce que je pense bien qu'il y a, dans ce récit de l'Evangile, une intention permanente à l'égard de tous ceux qui, dans la vie, se laissent dominer, j'allais même dire «victimiser», par les préoccupations d'affaires. Je pense qu'il y a, de nos jours, une génération d'hommes qui sont les hommes de tête, ceux qui conduisent, ceux qui organisent, qui le font peut-être au service d'intérêts privés, mais qui le font aussi au service de la collectivité; que ces hommes sont une minorité, qu'ils vivent dans un monde où tout change, dans une existence où les événements nouveaux se multiplient, où on ne sait jamais, le soir, ce que le lendemain apportera et qui sont obligés, constamment, de reprendre pied dans une réalité modifiée, changeante et qui sont, peu à peu, *absorbés*, liés et enchaînés par la succession des événements quotidiens.

On assiste, de nos jours, — tout le monde en est préoccupé, tout le monde le sait, je ne dis là que quelques banalités — à cette extraordinaire modification de notre structure sociale, à savoir que 90 % des gens se laissent conduire et que 10 % des autres les conduisent. D'aucuns disent: «Ce qu'il adviendra de moi, je n'en sais rien. On me dit ce que je dois faire et je le fais». Et quelques autres s'ingénient, avec toute leur force créatrice, toute

leur capacité d'initiative, toute leur puissance de travail, avec la force de leur santé, de leur intelligence et de leur imagination, à être les bons conducteurs du pays, les bons conducteurs des affaires du pays et de toute cette réalité économique, dont la place est si importante dans notre vie d'aujourd'hui, comme jamais avant. Et il se trouve que ces hommes deviennent peu à peu «la chose» de leur entreprise et de leur responsabilité; qu'ils ne peuvent plus guère vivre en dehors, que l'essentiel de leur préoccupation est là, et que, quand ils voudraient essayer de respirer un peu dans la liberté qui doit être offerte à tout homme pour lui permettre de s'épanouir et de connaître d'autres préoccupations que celle essentielle, dominante et écrasante, de la vie professionnelle, ils n'en sont plus guère capables. Il y a les rencontres nécessaires avec tous les collaborateurs. Il y a tous les contacts avec ceux dont on dépend ou qui dépendent de vous. Il y a toutes les amitiés d'affaires que l'on veut lier, lier profondément et qui vous entraînent à toute une existence pleine de difficultés et peut-être de tentations. Il y a enfin cette préoccupation constante de l'esprit qui est asservi à une seule réalité, et qui n'est plus capable de s'intéresser à autre chose. Je pense, d'après tout ce que vous m'avez dit, que Monsieur Gervaz a été un de ces hommes, entièrement pris par sa profession.

Je dis, en deux mots, quelle a été sa préparation. Il est de cette extrémité du lac Léman d'où l'on voit les grandes montagnes de France. Il a fait, à Veytaux, sa confirmation, dans cette petite église qui a été rendue célèbre par une page du philosophe Charles Secrétan. Puis il a fait un apprentissage de commerce à St-Gall, où il a

appris l'allemand. Il est revenu en Suisse romande où il s'est marié. Vous avez vécu ensuite à Lausanne, puis à Zurich, puis à Berne, et de nouveau à Zurich. Au cours de tout ce temps, pendant plus de 25 ans, Monsieur Gervaz resta au service de la société qui, aujourd'hui, pleure son départ. Il a travaillé ferme, il a pris tant d'initiatives, a rencontré tant de gens et fut en contact avec tant d'autres! Il s'est fait des camarades, des amis. Il a été aussi le camarade de ses enfants et celui des amis de ses enfants. On me racontait l'autre jour, qu'avec certains camarades de son fils, Monsieur Gervaz se sentait à l'aise, était apprécié par eux. On se rend compte que, dans cette nature très généreuse, très spontanée, il y avait un cœur qui se donnait. *Et puis, dominant tout cela, «l'affaire» dans laquelle il est.*

Il y a vraisemblablement, dans la cérémonie qui nous réunit aujourd'hui, cérémonie de deuil, — je dis cela en toute simplicité, j'allais dire en toute naïveté, comme un homme qui voit tous ces problèmes un peu du dehors, mais qui les rencontre, dans cette ville, de façon si fréquente — un appel à tous ceux qui seraient tentés de se laisser absorber totalement par leur travail, à se souvenir qu'il y a d'autres réalités que celles du monde des affaires, que celles des initiatives que l'on prend, des organisations qu'on réalise et de l'Organisation — avec un O majuscule — qui ont pris, de nos jours, dans la pensée et dans le cœur d'un si grand nombre d'hommes, une place si exclusive. Il faut penser à cela. Il faut vivre humainement. Il faut laisser à son existence «toute la part d'humanité» qu'il est nécessaire de lui réserver.

Je ne sais pas pour qui les paroles que je prononce

sont opportunes, si elles sont utiles à quelques-uns. Je les dis dans la simplicité de ma vocation, comme un homme qui regarde vivre les hommes et qui se rend compte, à certains moments, que beaucoup d'entre eux ont laissé peu à peu s'éteindre un certain nombre des qualités et des vertus que Dieu leur avait données, pour se laisser prendre et absorber complètement par les obligations de la profession.

Si notre réunion de ce jour pouvait être utile à la réflexion de quelques-uns, il faudrait en être reconnaissant.

*

Monsieur Gervaz s'en est allé dans la force de l'âge, dans cette période de la vie où l'on a acquis une très grande maîtrise de sa profession et de son travail, et où l'on domine une quantité de situations et où, peut-être, parce qu'on a appréhendé, à de certains moments, qu'un terme soit mis plus brusquement qu'on aurait pensé à cette existence, parce qu'on a eu quelques pressentiments douloureux, on a réfléchi un peu plus. On a réalisé intérieurement, sans que personne le sache peut-être, quelques progrès. On a découvert que «l'essentiel» est aussi ailleurs que là où on l'avait placé. Vous avez eu le sentiment que, depuis quelque temps, des progrès s'étaient produits dans la structure profonde de la vie de Monsieur Gervaz. Vous avez pensé qu'il découvrirait certaines choses auxquelles il n'avait guère pu penser autrefois. Je voudrais dire que la vie serait stupide si ce qui a ainsi commencé dans le fond du cœur d'un homme, était interrompu parce que son pauvre corps n'est plus en vie.

La parole de Dieu que nous lisons dans cette église tous les dimanches et souvent entre temps, nous affirme que ce que Dieu commence, Il le continue. Il n'y a pas d'interruption dans les progrès qui se réalisent dans la communion avec Dieu, si fragile qu'elle soit lorsqu'on est sur cette terre et quel que soit le nom très modeste et très discret qu'on puisse peut-être lui donner. Au delà du voile, dans l'invisible où nous ne pouvons pénétrer discrètement que par la foi, mais où règne, révélé par la vie et la mort de Jésus-Christ, l'amour le plus grand et le plus insondable qui soit, ce qui a été commencé, se continue. Il y a, dans une épître de Paul, cette admirable parole: «Aujourd'hui, nous voyons imparfaitement. Un jour, nous verrons face à face.» Et je vous apporte cette parole d'espérance. Peut-être en va-t-il de notre vie comme de deux êtres qui vivent et qui marchent le long d'un chemin. Un jour, la mort survient et dresse entre eux comme un mur. Mais ils continuent leur marche. Ils sont *tout de même* des deux côtés du mur et ils avancent *tout de même* dans la même direction. Avec ceux qu'on a perdus, on continue *tout de même* le dialogue. Les choses qu'ils nous ont dites ou qu'on leur a dites sont *tout de même* des choses importantes, qu'elles aient été dites du père au fils ou du père à la fille, de l'époux à l'épouse, qu'elles aient été échangées entre les uns et les autres. Ce sont *tout de même* des choses importantes et elles se continuent. L'un chemine dans l'invisible, les autres dans le visible, peut-être plus près les uns des autres qu'on ne croit.

«Qui nous séparera de l'amour du Christ? Sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou le dénûment,

ou la guerre? En toutes ces choses j'ai l'assurance, dit la parole de Dieu, que rien ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a manifesté en Jésus-Christ.»

Je demande à Dieu pour vous, chers amis, comme la plus grande des grâces, que vous puissiez, peut-être pas tout de suite, mais peu à peu, faire cette expérience, *qu'on continue, avec ceux qu'on a perdus, un dialogue de qualité.*

A m e n.

Allocution prononcée par

MONSIEUR J. L. DUVOISIN

Délégué du Conseil d'Administration et Directeur
de l'Esso Standard (Switzerland)

C'est profondément ému que je prends la parole ici au nom du Conseil d'Administration et de la Direction de notre Société Esso Standard (Switzerland), de même qu'au nom de tous les collaborateurs, subordonnés et amis personnels du cher disparu.

Le 2 janvier 1951 Fernand Gervaz fêtait le 25^e anniversaire de son entrée dans notre maison et cette date marqua pour lui et pour nous un événement heureux. Entouré de ses collaborateurs, son pupitre fleuri, il reçut comme marque matérielle de notre reconnaissance la traditionnelle montre gravée, avec la même joie qu'un enfant recevant un jouet neuf. Un peu plus tard, nous avions le plaisir de le fêter dans un petit cercle qui comprenait, entre autres, un de ses anciens collaborateurs qui avait pris sa retraite au 1^{er} janvier après 45 années de service. Ce sort ne devait malheureusement pas être réservé à notre fondé de pouvoir Monsieur Gervaz, arraché en pleine activité.

La consternation de tous ceux et de toutes celles qui, reprenant leur travail lundi matin, apprenaient la fatale nouvelle, restera une preuve inoubliable du vide que son départ a créé parmi nous.

Fernand Gervaz, après avoir suivi les écoles à Montreux et à Zurich, entra à l'âge de 15 ans comme apprenti de commerce dans la maison Rumpf, Aubort & Cie. denrées coloniales à Montreux. Son apprentissage terminé, il resta dans cette maison pendant 3 ans et

occupa successivement les postes de caissier, de correspondant et de comptable. En 1920 Monsieur Gervaz entra au service de la maison Steinmann, commerce de charbons à St-Gall, en qualité de correspondant. Le 1er janvier 1926 il entra dans notre société qui s'appelait encore «Pétroleum Import Cie.».

Les 6 premiers mois de cette année lui servirent d'orientation générale dans notre branche et dans les différents départements et furent suivis de son transfert à Lausanne le 1er juillet 1926 où il remplit tout d'abord les fonctions de comptable. Ses aptitudes, son esprit éveillé, le désignèrent rapidement pour une activité extérieure consacrée à la vente dans le rayon du dépôt de Lausanne jusqu'à fin 1930. Ayant révélé des qualités exceptionnelles de vendeur, une tâche nouvelle et plus difficile lui fut confiée au 1er janvier 1931, celle d'introduire notre huile de marque auprès de nos distributeurs dans toute la Suisse. Cette activité ayant à nouveau confirmé ses aptitudes, Fernand Gervaz fut nommé le 1er janvier 1934 aux fonctions de chef régional des ventes pour toute la Suisse centrale avec domicile à Berne. Dans ce territoire bilingue, puisqu'il comprenait également le Jura bernois, en contact permanent non seulement avec la clientèle mais également avec notre propre personnel, chefs de dépôts, représentants, chauffeurs, Fernand Gervaz prouva qu'il avait toutes les qualités requises d'un chef qui sait non seulement commander mais convaincre et entraîner avec lui ses subordonnés. Le 1er avril 1937 Fernand Gervaz était appelé à des fonctions plus lourdes de responsabilités et, transféré à Zurich, devenait chef des ventes pour une moitié de la Suisse, fonctions qu'il

remplit avec entier succès jusqu'en mars 1946, date à laquelle la Direction des services de nos ventes pour la Suisse entière lui fut confiée. Entre-temps, soit en octobre 1940, reconnaissant ses services et sa loyauté, notre Société l'avait nommé fondé de pouvoirs.

Sa tâche était loin d'être terminée lorsqu'il nous fut subitement enlevé il y a quelques jours. Son départ cause un vide qu'il ne sera certainement pas facile de combler d'un jour à l'autre. Ses états de service étaient tels qu'il n'avait pas atteint le sommet de sa carrière; des possibilités nouvelles l'attendaient. Il regardait plein de confiance justifiée vers l'avenir. Celui qui vous parle est le mieux placé pour le savoir. Ce matin encore un télégramme de nos actionnaires, tout en exprimant leur profonde sympathie à la famille de Monsieur Gervaz, mentionnait expressément qu'il était l'un de nos «most promising executives».

L'intérêt, la compréhension dont le disparu fit toujours preuve vis-à-vis des problèmes sociaux de notre personnel le firent désigner comme membre du Conseil de Fondation de notre Caisse de Pensions dès son institution, c'est-à-dire en décembre 1937. Sa participation dans ce conseil fut toujours des plus active et des plus appréciée.

Je signalerai encore son stage aux Etats-Unis en 1948, sa participation aux différentes grandes réunions internationales de notre groupe à Londres, à Paris et en Suisse, où il eut l'occasion, non seulement de créer des liens nouveaux mais de se faire des amis de tous les collègues étrangers qu'il rencontra. Au cours de sa carrière, si subitement interrompue en pleine action, il sut égale-

ment en dehors du cadre de notre société proprement dite, se faire respecter et apprécier partout et par tous ceux avec lesquels il entra en contact, que ce soit nos amis grossistes, les différentes organisations du marché, les associations diverses, auprès de ses concurrents même. Partout, dans toutes ses activités professionnelles, il continua à appliquer le principe du fair play, qu'il avait appris tout jeune alors qu'il était un fervent sportif.

Il garda toujours la fidélité à la terre romande qui l'avait marqué et l'amour profond des horizons de ce lac que nul né sur ses rives ne peut oublier. C'est peut-être une des raisons qui, en plus de tant d'autres, me rendait notre ami particulièrement cher.

Tous ceux qui ont connu Fernand Gervaz ont eu l'occasion d'apprécier ses qualités. Je n'en nommerai que quelques-unes: son caractère ouvert, sa franchise, sa facilité d'adaptation, sa bonne humeur entraînante, sa modestie et sa bonté. Il était toujours prêt à aider, à conseiller et à donner son appui à ceux qui en avaient besoin.

Sa loyauté totale et de tous les instants lui a acquis le respect et la confiance de tous. Si la douleur que nous éprouvons aujourd'hui est immense, il s'y ajoute néanmoins un sentiment de reconnaissance et de fierté. Nous remercions ici du fond de notre cœur le cher disparu de tout ce qu'il a été pour nous et de tout ce qu'il nous a donné. Nous sommes fiers d'avoir pu compter au nombre des nôtres un homme possédant de telles qualités de caractère. Puisse son exemple être suivi par ceux qui restent.

Outre la nombreuse assistance qui a tenu à venir ici lui rendre le dernier hommage, des témoignages sans

nombre nous sont parvenus de tout le pays et même d'au-delà des frontières, de la Finlande à l'Afrique du Nord, sans oublier l'Outre Atlantique. Tous sont unanimes et je n'en citerai que deux à titre d'exemple, l'un d'un de nos amis d'affaires, l'autre d'une société concurrente:

«Ce départ brutal et inattendu nous éprouve beaucoup et nous sentons d'autant mieux combien cette perte vous affecte. Nous avons toujours eu pour Monsieur Gervaz plus que de la sympathie et sa manière ouverte et si franche d'aborder chacun le rendait attachant au plus haut point. Nous garderons la mémoire d'un homme loyal, prêt à aider et à rendre service, conciliant toujours, que nos rapports cordiaux nous avaient rendu cher.»

«Obwohl Konkurrenten, wussten wir die offene, ehrliche und zugleich leutselige Art, die Ritterlichkeit des Verstorbenen immer zu schätzen.»

Puisse ce court témoignage de ses chefs, de ses collaborateurs, de ses subordonnés, de tous ceux avec qui il entretenait au cours des années des relations d'affaires, de ses amis personnels, apporter un peu de réconfort à sa famille dans ce deuil cruel que nous partageons tous.

Avec lui s'en est allé un homme intègre et loyal qui ne comptait que des amis.

